VICTOIRES ET COLONNES DE L'AUTEL FÉDÉRAL DES TROIS GAULES : DONNÉES NOUVELLES

Par A. AUDIN et P. QUONIAM

La découverte, en février 1958, des deux tiers de l'inscription dédicatoire de l'amphithéâtre de la Croix-Rousse¹, l'exploration des vestiges de cet édifice, menée à grands frais, depuis cinq ans, par la Ville de Lyon avec le concours de l'État², les études que ne cessent de susciter cette trouvaille et ces recherches, comme en témoigne par ailleurs le présent fascicule de *Gallia*³, attirent à nouveau l'attention sur le sanctuaire qu'en 12 avant notre ère les soixante peuples des Trois Gaules dédièrent aux divinités protectrices de L'Empire, Rome et Auguste. La localisation et la disposition générale des principaux éléments de ce lieu de culte ne soulèvent plus aujourd'hui de graves controverses⁴ : sur la pente méridionale de la colline (fig. 1), à cheval « sur l'arête faitière qui partage la déclivité de la côte en deux versants opposés »⁵, une vaste terrasse, longue de 296 m. d'Est en Ouest et large de 69 du Nord au Sud, fut aménagée et mise en communication avec les quartiers bas et la ville de Lugdunum par une double rampe monumentale, au sommet de laquelle se dressaient sans doute l'autel fédéral et les deux colonnes qui encadraient ce dernier. Du côté de l'Ouest, la terrasse s'étendait jusqu'à l'amphithéâtre ; à l'Est, jusqu'à la falaise qui dominait un bras du Rhône. C'est aux abords de son extrémité orientale qu'a été trouvée la pièce que nous présentons ici⁶.

Elle a été mise au jour, le 13 janvier 1961, au cours de travaux d'édilité effectués au carrefour de la rue des Fantasques et de la rue Grogard, sur le revers oriental de la Croix-Rousse, au-dessus du débouché du tunnel routier. Un effondrement du sol à cet endroit, il y a une dizaine d'années, et, par la suite, de nouveaux tassements décidèrent, en juillet 1959, les services municipaux à entreprendre de profonds sondages, d'autant plus nécessaires que la zone menacée par ces mouvements est bordée, du côté du fleuve, par un escarpement de quelque quarante mètres de hauteur. Assez rapidement fut dégagée l'ouverture d'un puits carré, de 1 m. 90 de côté, entièrement maçonné et

(1) J. GUEY et A. AUDIN, *La dédicace de l'amphithéâtre des Trois Gaules*, dans le *Bull. des musées lyonnais*, 1958, p. 151 (59)-159 (67) ; J. GUEY, dans les *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles Lettres*, mars 1958.

(2) Cf. P. QUONIAM, *Gallia*, XIX (1961), Informations archéol., p. 440-441.

(3) P. 117 et suiv.

(4) Cf., en dernier lieu, les descriptions de A. AUDIN, *Essai sur la topographie de Lugdunum*, p. 148-160, et A. GRENIER, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, IV, 2, p. 506-516.

(5) Ph. FABIA, *La table claudienne de Lyon*, p. 12.

(6) Nous adressons nos remerciements au directeur des services techniques de la Ville de Lyon, M. Gsell, ainsi qu'à M. Bertharion, directeur du service de la Voirie, et à ses collaborateurs, MM. Septier, Gaudet et Poncet, qui signalèrent la découverte de cette pièce et, de différentes manières, voulurent bien en faciliter la publication.

Fig. 1. -- Plan du quartier du sanctuaire fédéral des Trois Gaules, à Lyon. Sont indiqués par des lettres les points où ont été découverts la couronne dite des Fantasques (A), la Table Claudienne (B), l'inscription de l'amphithéâtre (C) et les fragments du relief des Guirlandes (D).

plongeant d'un seul trait de la cote 203 à la cote 178, où il rencontrait une première galerie, pour trouver ensuite son terme à la cote 169, soit à plus de 34 mètres de profondeur. Là, il donnait accès à un système de galeries : une dizaine sensiblement Nord-Sud, creusées à des niveaux progressivement plus bas à mesure que l'on approche du fleuve -- la plus orientale se trouvant même au-dessous du niveau du lit du Rhône (cote 162 au pont Morand) -- et unies entre elles par cinq autres, perpendiculaires ; en trois points, correspondant à des croisements, apparurent d'autres puits, semblables au premier mais non encore déblayés. Grandes de 1 m. 30 à 1 m. 90, hautes de 1 m. 80 à 3 m. 10, ces galeries étaient, elles aussi, maçonnées et possédaient le plus souvent un radier en dur. On les retrouva toutefois mal conservées ; et le sable naturel qui s'écoulait de leurs fissures ralentit sérieusement la marche des travaux, déjà gênés par le remblai précipité dans les puits et qui tendait à envahir les galeries voisines. Au surplus, il parut indispensable de procéder en certains points à des

Fig. 2. — Scie, truelle et lame de bronze antiques retrouvées dans les galeries des Fantasques, à Lyon.

Fig. 3. — Angle de socle en bronze, *ibid.*

consolidations, qui ne purent être entreprises que par l'ouverture d'une galerie d'approche partant de la cour d'un immeuble voisin du tunnel et pénétrant de plain-pied dans un des éléments inférieurs du système.

Sur la date de construction de ce réseau et sur sa fonction, les recherches d'archives n'ont pas fourni le moindre renseignement ; tout au plus savons-nous, par Steyert⁷, que l'architecte Chenavard le visita, partiellement, vers 1860⁸. On peut seulement affirmer, après examen des maçonneries, qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage antique. À peine mieux renseignés en ce qui concerne son remplissage, nous observons cependant que le remblai de ses parties dégagées les plus basses comportait, mêlés à des matériaux et à des déchets modernes, de nombreux restes d'époque gallo-romaine : des fragments de poteries et d'objets métalliques que les services techniques de la Ville remirent, avec un louable empressement, au musée archéologique. La présence et, par la même occasion, l'origine de ces vestiges n'offrent pas, à notre avis, de mystère si l'on se rappelle les grands brassages de terres et déplacements de déblais qu'entraînèrent les travaux entrepris au XIX^e siècle sur le site, voisin, du sanctuaire fédéral : agrandissement du chœur de l'église Saint-Polycarpe, abaissement de la rue Burdeau, ouverture de la tranchée du funiculaire, opérations qu'il faut certainement mettre en relation avec le comblement du « système des Fantasques ».

Parmi ces restes antiques (fig. 2 et 3) figure la pièce qui fait l'objet de cette étude : la moitié d'une grande couronne de laurier en bronze (fig. 4 et 5). D'un poids de 7 kg. 505 et d'un diamètre de 0 m. 46⁹, elle présente à une extrémité une tige longue de 10 cm. et épaisse de 2 à 2 cm. 5. Au-delà s'amorcent dix rangées de feuilles lancéolées, longues de 10 à 11 cm., large de 3 cm. 5 et se recouvrant de 4 cm. Chaque étage ne comporte que trois feuilles, une à l'extérieur de la courbe, deux sur les côtés ; celle qu'on attendrait à l'intérieur fait défaut, sans doute parce que, sous l'angle où était vue cette couronne, elle eût été dissimulée par les feuilles latérales¹⁰. La quatrième et la septième feuilles d'un des côtés sont munies de pattes, larges de 3 cm., en saillie de 1 cm. 5 à l'intérieur de la courbe. L'une de ces pattes montre encore en place le rivet qui la traversait et dont la tête mesure 1 cm. 5 de diamètre : il maintenait une pièce relativement mince, aujourd'hui disparue et dont nous reparlerons. La patine, de ce beau vert bleu qui caractérise le bronze dit corinthien, est rehaussée par les larges plages encore recouvertes de la feuille d'or qui habillait toute la pièce, à l'exception de la tige terminale et de la partie inférieure qui étaient invisibles.

Un examen attentif de cette couronne, du moins de l'important fragment qui en est conservé, permet de relever quelques données quant à sa position dans un ensemble monumental. Il est exclu qu'elle ait été placée contre une paroi, muraille ou autel, car elle aurait présenté, à cette paroi, une face lisse et non décorée. Or, lisse et non décorée, telle est justement la tige terminale qui, sans aucun doute, devait s'engager à l'intérieur d'un support, très vraisemblablement la main d'une statue ; et les proportions mêmes de la couronne impliquent une statue au moins double de la grandeur naturelle. Enfin, le fait que l'intérieur de la couronne n'offre pas de rangée de feuilles donne à penser que l'objet était vu à distance et par dessous, qu'il était donc présenté à une assez grande hauteur.

(7) *Nouvelle histoire de Lyon*, I, p. 125-126, fig. 190.

(8) Il y reconnut, à tort, un égout romain.

(9) Longueur de la pièce développée : 0 m. 65.

(10) Plusieurs feuilles et la tige terminale sont tordues ; elles l'ont été accidentellement, sans doute lors du bris de la couronne.

Fig. 4 et 5. — Moitié de couronne de laurier en bronze, *ibid.* Face et revers.

Provenant donc, selon toute probabilité, de la zone du sanctuaire et tenue, croyons-nous, par un personnage deux fois plus grand que nature, cette couronne de laurier peut, sans excès d'optimisme, être rapprochée de celles que brandissaient les Victoires dressées de part et d'autre de l'autel fédéral des Trois Gaules. Pas de monument antique aussi typiquement lyonnais que cet autel encadré de deux colonnes portant des personnages dont la silhouette même suggère qu'ils étaient de bronze : impossible, en effet, de tailler dans le marbre, surtout pour les exposer à une telle hauteur, des éléments aussi découpés que palme et couronne.

Fig. 6. — Bronze de Tibère au revers de l'autel de Rome et d'Auguste, à Lyon.

Nombreux sont, on le sait, les bronzes impériaux figurant au revers cet autel de Rome et d'Auguste. Frappés à Lugdunum à partir de l'an 12 avant J.-C., pour l'ensemble de la Gaule, ils se répartissent entre vingt-quatre types, compte non tenu des copies des empereurs gaulois du III^e siècle : six avec l'effigie d'Auguste, quinze avec celle de Tibère, deux pour Claude et un pour Néron¹¹.

Si l'image de l'autel apparaît passablement altérée, interprétée sur les coins de Claude et de Néron, ceux d'Auguste et de Tibère, par contre, figurent le monument selon un canon assez constant et, sûrement, de façon plus fidèle (fig. 6) : sur un socle qui porte invariablement la légende ROM ET AVG, qu'il faut considérer comme un simple exergue, s'érige l'autel, plus large que haut, la face principale ornée d'une couronne, accostée de deux branches de laurier, et, aux extrémités, de deux trépieds, surmontés chacun d'une couronne. Couronne centrale — de chêne — et lauriers évoqueraient les attributs que, le 13 janvier 27 avant J.-C., le Sénat décerna, avec le nom d'Auguste, à Octave pour célébrer sa victoire et le remercier d'avoir sauvé les citoyens ; les trépieds porteraient les couronnes — de laurier — consacrant le titre de Grand Pontife, qui lui fut attribué quinze ans plus tard. Sur l'autel sont disposés d'autres ornements, variables d'un type monétaire à l'autre, le plus souvent des trépieds au nombre de six ou de huit. Sensiblement plus hauts, les deux du centre portent des couronnes et des orbes, symboles de la puissance souveraine et de l'efficacité de Rome et d'Auguste sur l'univers entier ; les trépieds latéraux seraient surmontés de pommes pythiques, à moins qu'il ne s'agisse de cassolettes où brûlaient l'encens. Les uns et les autres sont parfois encadrés par des hastes dressées¹².

De chaque côté de l'autel, une colonne à fût lisse. Si, sur les monnaies, les deux colonnes ne sont guère plus hautes que l'autel, c'est qu'il fallait y ménager la place des Victoires qu'elles portaient. Se faisant face, les Victoires tendent le bras droit, la main sensiblement plus haute que l'épaule, pour présenter une couronne à feuilles très apparentes, d'où pendent des lemnisques ; la main gauche, ramenée le long du corps, tient une palme appuyée contre l'épaule. L'attitude est calme ; les vête-

¹¹ H. COHEN, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain*, I, p. 95-96, 192-193, 256-257, 296. Cf. Desjardins, *Géogr. hist. et administrative de la Gaule romaine*, III (1885), p. 188.

¹² *Testament d'Auguste*, chap. 34 (éd. J. GAGÉ, *Res gestae divi Augusti*, p. 141). Cf. F. ARTAUD, *Discours sur les médailles d'Auguste et de Tibère au revers de l'autel de Lyon* ; A. GRENIER, *op. cit.*, p. 507.

Fig. 7, 8 et 9. — Victoire, Statuette de bronze découverte dans la Saône, à Lyon.

ments dessinent de longs plis verticaux : ce n'est qu'au temps de Claude que ces personnes s'animent d'un mouvement qui, gonflant leur robe, semble les porter l'une vers l'autre ; simultanément, des cannelures apparaissent sur les colonnes.

Un autre document, au reste, nous offre, de l'avis général, une image plus précise de ces Victoires, telles que les monnaies d'Auguste et de Tibère en esquissent la silhouette, calme et majestueuse : une charmante statuette de bronze, haute de 0 m. 28 et lourde de 3 kg. 280, trouvée en 1866 dans le lit de la Saône, près de l'actuel pont Kitchner (fig. 7, 8 et 9)¹³.

Classique est, ici, l'opposition de la ligne des épaules et de celle des hanches : si le corps repose sur la jambe gauche, toute la partie droite est portée en avant, le bras pour tendre la couronne, la jambe pour accompagner le geste ; la tête elle-même, petite, haut perchée et inclinée sur la droite, suit le mouvement que trahit, enfin, le drapé des vêtements. Encadrant le visage de deux bandeaux, la chevelure, sans chignon, est retenue par deux rubans ; noués sur la nuque, ils retombent sur les larges épaules, derrière lesquelles s'attachent de grandes ailes aux belles rémiges¹⁴. Ouvert en triangle sur la poitrine, plaqué sur les seins et le ventre, le *chiton*, passé sous le bras gauche et retenu aux épaules par des fibules, retombe sur le côté droit en grands plis rectangulaires, les extrémités de cette pièce d'étoffe descendant ainsi plus bas que le genou. Symétriquement, la longue robe, qui ne laisse voir que la pointe des pieds, forme sur le côté gauche une autre masse de plis qui équilibrent ceux du *chiton*. Mais ce qui, dans cette statuette, appelle surtout notre attention, c'est le geste de la main droite, portée en avant au niveau de l'épaule : elle ne se cambre pas pour tenir la couronne. Nous en déduisons que celle-ci n'était pas saisie par le bas, mais par le côté ; en d'autres termes, pour prendre une image commode : non par le point de 6 heures du cadran, mais par celui de 4.

Cette dernière remarque n'est pas, croyons-nous, sans intérêt du point de vue de l'identification et, en même temps, de l'interprétation de la couronne des Fantasques. On se souvient des deux pattes entées sur les feuilles des quatrième et septième rangées, auxquelles étaient fixées des accessoires dont il ne reste rien : la tige terminale étant engagée dans la main porteuse et la partie feuillue constituant la moitié inférieure de la couronne, ces pattes ne seraient-elles pas des points d'attache de lamelles de métal par ailleurs reliées à la main ? De celle-ci, en effet, la seule emprise, nécessairement imparfaite, ne pouvait suffire à maintenir en place, immobile, un objet d'un tel poids et d'un tel développement, entièrement exposé, en outre, à la pression parfois violente des vents qui balaient la colline. Et l'on peut supposer que, bien calculée, la disposition des lemnisques, qui s'échappaient de la main, offrait le moyen, à distance, de dissimuler, au moins partiellement, ces lamelles.

Il aurait été étonnant, enfin, que les Victoires de l'autel fédéral n'apparussent pas dans l'imagerie locale fournie par les médaillons d'applique de la vallée du Rhône. Trois d'entre eux les évoquent effectivement, mais sans en donner une représentation fidèle :

(13) *C.I.L.*, XIII, p. 227 ; MARTIN-DAUSSIGNY, *Victoire de bronze du Musée de Lyon*, dans *Gazette archéologique*, 1876, p. 112-114, pl. 29 ; ALLMER et DISSARD, *Inscr. ant. du Musée de Lyon*, I, p. 7 ; A. GRENIER, *l. l.* ; A. AUDIN, *op. cit.*, p. 153. - Elle vient de faire tout récemment l'objet d'une restauration, confiée au Centre de recherches de l'Histoire de la Sidérurgie, à Nancy : l'aile droite, brisée et tordue, a été redressée. Il reste à déplorer, sans doute, la perte de la palme et de la couronne, et des doigts qui les tenaient ; mais l'attitude du personnage fixe les idées quant aux gestes des mains mutilées.

(14) Par une amusante maladresse, ses ailes, qui à l'échelle humaine mesureraient 1 m. 30 de haut environ, sont fixées aux omoplates par-dessus le vêtement.

ils les mettent en scène dans des ensembles où la part active qu'elles prennent leur impose des attitudes différentes de celles du modèle.

Le premier (fig. 10) est celui où le céramiste Amator groupe une série de personnages suggérant symboliquement Lugdunum¹⁵. Au sommet, au-dessus d'un dieu dont l'identité incertaine est ici sans intérêt, paraît la Tutelle de la ville, dans une couronne de laurier ; de part et d'autre, deux bustes barbus crachant de l'eau figurent les deux fleuves lyonnais ; dans les parties latérales du médaillon, deux Victoires : seule, celle de droite subsiste. L'ensemble ayant pour objet l'exaltation de Lugdunum, il est clair que ces Victoires sont celles de l'autel fédéral. Cependant, pour répondre

Fig. 10. — Médaillon d'Amator. Fragment trouvé à Vienne : Victoire.

Fig. 11. — Fragment de médaillon d'applique trouvé à Vienne : Victoire et Génie de Lugdunum.

aux exigences de la « mise en cercle », leur attitude a été modifiée : la seule qui soit conservée tient de la main droite une palme placée horizontalement ; du bras droit, abaissé, elle soutient bien une couronne de laurier, mais grossie démesurément pour servir de cadre au buste de *Tutela*. À côté de ces déformations systématiques, il en est d'involontaires : la robe, par exemple, n'est plus la tunique longue et droite, mais la *stola*, ceinturée sous la taille et retombant en un large repli. C'est dire qu'Amator n'apporte pas grande précision quant à l'apparence de la Victoire fédérale ; il l'a représentée sans se préoccuper des détails.

Le second médaillon (fig. 11), tardif, associe une Victoire au Génie de Lugdunum¹⁶, debout,

[15] Trouvé à Vienne, conservé au Musée de Lyon : P. WUILLEUMIER et A. AUDIN, *Les médaillons d'applique de la vallée du Rhône*, p. 73, n° 96, et pl. IV ; A. ALFÖLDI, *Laureae*, I, pl. LXV, 4.

[16] Trouvé à Vienne, conservé au musée de cette ville : P. WUILLEUMIER et A. AUDIN, *op. cit.*, p. 167, n° 323.

Fig. 12. Fragment de médaillon d'applique trouvé à Sainte-Colombe : Victoire.

tourné à gauche, tendant la main droite vers un autel où il fait une libation ; la gauche tient la corne d'abondance qui est son attribut signalétique. En face de lui, à gauche, la Victoire, dans un vêtement semblable à celui qu'elle porte sur le précédent médaillon, approche à grands pas qui font gonfler les plis de sa robe ; de la main droite, elle tend vers le Génie une couronne lemnistique. Parce qu'elle aurait inutilement surchargé la scène, la palme n'apparaît pas. Le troisième médaillon (fig. 12), très fragmentaire, représente la Victoire seule, élevant vers la gauche une couronne¹⁷. La partielle destruction de l'objet ne permet pas de voir si la divinité portait une palme.

De ces deux dernières représentations est à retenir la position très caractéristique de la main droite qui tend la couronne en avant, mais sans l'élever au-dessus de l'épaule. Ce mouvement, d'une ampleur retenue, correspond très précisément à celui que nous a déjà montré la Victoire de la Saône.

Cette découverte et l'hypothèse que nous risquons à son sujet nous ont conduits à

reprendre l'examen du problème des colonnes sur lesquelles les Victoires étaient dressées.

On sait que ces deux colonnes passent pour avoir été sciées par le milieu et, vers le XI^e siècle, transportées à Ainay où les quatre demi-fûts soutiendraient aujourd'hui la coupole de la basilique Saint-Martin (fig. 13)¹⁸. Certes, il ne s'agit là que d'une tradition invérifiable, mais fondée sur des probabilités qui lui donnent une grande vraisemblance et que confirment au surplus des travaux récents. En 1953, en effet, des observations faites lors de la destruction du vieux pont de la Guillotière ont révélé que les blocs antiques remployés dans cet ouvrage, dont la construction débuta en 1183, proviennent du sanctuaire fédéral¹⁹ ; et il est très tentant d'admettre que tous ceux que l'on retrouve dans la presqu'île et dont le remploi est antérieur à la fin du XII^e siècle, c'est-à-dire à la construction de ce pont, ont la même origine : jusqu'à cette époque, au plus tôt, la précarité du passage de la Saône eût interdit ou rendu très difficile le transport de blocs pesants, tirés des édifices de la ville haute, de Fourvière. On peut donc tenir pour très vraisemblable que les colonnes d'Ainay ont été apportées, à partir du sanctuaire, par la vieille « charrière » de la rue Mercière, tracée des bords de l'amphithéâtre jusque dans les parages de Bellecour.

(17) Trouvé à Sainte-Colombe, conservé au Musée de Vienne : *ibid.*, p. 167, n° 324.

(18) A. BERNARD, *Le temple d'Auguste et la nationalité gauloise*, p. 22 ; A. DE BOISSIEU, *Ainay, son autel, son amphithéâtre, ses martyrs*, p. 61 ; ALLMER et DISSARD, *op. cit.*, p. 27-28 ; A. AUDIN, *op. cit.*, p. 153 ; A. GRENIER, *op. cit.*, p. 508.

(19) A. AUDIN, J. GUEY et P. WUILLEUMIER, *Inscriptions latines découvertes à Lyon dans le pont de la Guillotière*, dans *Rev. études anc.*, LVI, 1954, p. 297-346, en particulier fig. p. 299.

Fig. 13. Les piliers de la coupole de la basilique Saint-Martin, à Ainay. De gauche à droite : N.-O., N.-E., S.-O. (au premier plan) et, S.-E.

Leur caractère antique, en tout cas, ne fait aucun doute. Les quatre puissants monolithes qui encadrent l'autel de la basilique sont d'un granit gris jaunâtre, rugueux et desquamé : une syénite importée de Haute-Égypte. A quelle autre époque qu'à l'époque gallo-romaine serait-on allé chercher si loin ce matériau ? En outre, cavet, listel et astragale sont là pour désigner, sans possibilité d'erreur, des colonnes antiques ; le tailleur de pierre du Moyen Âge eût réservé toute mouluration aux bases et aux chapiteaux. Que, d'autre part, ces quatre piliers aient appartenu à deux colonnes sciées ultérieurement par le milieu, il est aisé de s'en assurer : tandis que le pilier sud-ouest comporte à son pied le cavet et le listel qui amorçaient la base moulurée, le pilier nord-est est toujours couronné par l'astragale limitant le chapiteau ; détruits, ces éléments manquent sur les colonnes opposées, mais la trace en demeure visible ; et l'on sait, depuis un quart de siècle²⁰, que ces moitiés supérieures et inférieures de deux colonnes s'assemblent par croisement, le pilier nord-est se plaçant sur le pilier sud-ouest, le sud-est sur le nord-ouest. Jusqu'à présent, pourtant, aucune mensuration sérieuse des quatre piliers n'avait été entreprise qui permit de déterminer la hauteur des colonnes primitives et de se faire ainsi une idée plus précise de l'importance du monument auquel elles appartenaient. Ce délicat travail vient d'être effectué : nous en présentons les résultats.

Les fûts des colonnes antiques sont, on ne l'ignore pas, galbés : ils s'évasent, à partir du sommet, jusqu'au tiers inférieur, auquel est réservé une forme cylindrique. Préjugant de ce que les colonnes d'Ainay répondaient à ce canon, nous pouvions espérer, en prenant comme base de calcul l'indice d'évasement, déterminer pour chacune d'elles la portion perdue au sciage dans le milieu du fût. Mais la mensuration, ainsi pratiquée, se révéla décevante : en raison, d'abord, de l'altération du granit, par endroit très rongé ; à cause, ensuite, de l'irrégularité de l'évasement du fût : en plusieurs points, des renflements et des amincissements ont été constatés. Au surplus, si, en un même point, le diamètre du fût est généralement constant, parfois sont apparues des différences assez sensibles selon qu'il était levé sous une orientation ou sous une autre. Enfin, la gêne résultant, pour les deux piliers de l'Est, de la présence des stalles qui s'y adossent, n'a pas permis de les mesurer avec la plus grande précision. Il était donc impossible de déterminer la hauteur des colonnes suivant la méthode envisagée.

Nous avons même éprouvé une singulière inquiétude lorsque, ayant vérifié que le pilier nord-est se plaçait sans difficulté sur le pilier sud-ouest, il apparut que la base du pilier sud-est, d'un diamètre de 1 m. 076, était supérieure au sommet du pilier nord-ouest, d'un diamètre de 1 m. 067, sur lequel elle venait reposer, différence que paraissait d'ailleurs accroître la perte au sciage de la portion intermédiaire. Fallait-il en conclure que les quatre piliers d'Ainay provenaient de plus de deux colonnes antiques ? que les colonnes d'où ils provenaient ne pouvaient donc être identifiées avec celles de l'autel fédéral ? Un examen attentif du pilier sud-est, apportant la preuve du contraire, joue entièrement en faveur de la tradition.

Au sommet, le diamètre de ce pilier est de 0 m. 985. Immédiatement au-dessous, il se rétrécit : 0 m. 35 plus bas, il mesure 0 m. 967 ; à partir de là, il s'évase régulièrement, pour atteindre 1 m. 083 à 4 mètres du sommet. Puis il s'amincit à nouveau : à 4 m. 38, c'est-à-dire au pied du pilier, il n'est plus que de 1 m. 076. Comme il n'y a pas apparence que cet amincissement anormal ait cessé brusquement en ce point, on ne s'étonne plus de constater que le diamètre supérieur de N.-O. est de 1 m. 067. Si bien que l'anomalie qui nous avait porté au doute offre, finalement, la preuve que S.-E. se plaçait bien sur N.-O. Preuve qui devient décisive à l'examen de ce dernier pilier, puisque ce n'est qu'à

(20) A. AUDIN, *A propos des colonnes d'Ainay*, dans *Bull. soc. académique d'architecture de Lyon*, p. 133-136.

0 m. 80 du sommet qu'il retrouve le diamètre de 1 m. 076 qui était celui de la base de S.-E. Au-dessous, il s'évase à nouveau pour atteindre, entre 2 mètres et 2 m. 50, une portion cylindrique de 1 m. 085 de diamètre. Nouvel évasement : à 4 mètres du sommet, 1 m. 107. Puis, encore une fois, amincissement : à 4 m. 20, c'est-à-dire juste au-dessus de la moulure de base, 1 m. 105.

A partir du taux d'amincissement observé à la base de S.-E. et au sommet de N.-O., on peut cependant évaluer, approximativement, la perte au sciage entre les deux piliers ; correspondant à une différence de diamètre de 9 millimètres, elle n'est pas inférieure à 0 m. 50. Pour retrouver la hauteur de la colonne, on additionnera donc : 4 m. 40 (pilier N.-O.) + 0 m. 50 (perte minimum au sciage) + 4 m. 38 (pilier S.-E.) + 0 m. 11 (astragale de tête selon pilier N.-E.) = 9 m. 39. Mais on se tiendra plus près de la réalité en ajoutant quelques centimètres à cette dimension ; et si l'on se souvient que 32 pieds romains font 9 m. 47, ce dernier chiffre pourra être retenu comme théoriquement satisfaisant²¹.

La seconde colonne se restitue en plaçant le pilier nord-est sur le pilier sud-ouest. Malheureusement, ces deux blocs, et surtout le second, présentent des desquamations qui risquent d'altérer les mesures. Sous l'astragale terminal, à 0 m. 11 du sommet, le diamètre de S.-E. est de 0 m. 971. Il se maintient tel sur une hauteur de quelque 1 m. 75 ; et cette allure cylindrique est perceptible à l'observateur. L'évasement ne débute qu'au-dessous, pour demeurer assez régulier jusqu'à 3 m. 50 où le diamètre est de 1 m. 006. A partir de là, il augmente brusquement ; à 4 m. 30 du sommet, c'est-à-dire à la base du pilier, il est de 1 m. 027.

Le même évasement brusque se retrouve au sommet de S.-O., dont le diamètre est de 1 m. 047. Il s'atténue ensuite, pour devenir peu sensible entre 2 et 3 mètres, où il se tient aux alentours de 1 m. 08. Il reprend ensuite, atteint 1 m. 108 à 4 mètres, pour s'évaser brusquement à nouveau. Le diamètre levé à 4 m. 15, au pied du pilier, est de 1 m/115, dimension que, en raison de reprises au ciment faites au pied du pilier, on peut ramener à 1 m. 110. Le pied a perdu sa moulure terminale, brisée ; l'examen de N.-O. révèle qu'elle devait mesurer 0 m. 20 de haut.

Si les trois premiers piliers mesurent respectivement 4 m. 30, 4 m. 38 et 4 m. 40 de hauteur, S.-O. ne dépasse pas 4 m. 15. Il semble que la portion correspondant à la moulure de pied de ce dernier ait été abattue postérieurement au débitage des colonnes primitives : le pilier sud-ouest mesurait alors, non 4 m. 16, mais entre 4 m. 36 et 4 m. 40. N'est-ce pas la rupture accidentelle d'une partie de la moulure qui incita à la briser entièrement pour en retailler une neuve, intégrée à la base elle-même, comme on peut le constater ?

La perte au sciage que trahit le déficit de 2 centimètres constaté entre les diamètres mitoyens de N.-E. et de S.-O., et qui correspond à la zone d'évasement rapide observé de part et d'autre, peut être évaluée approximativement à 0 m. 80 de haut. La hauteur totale de la colonne résulterait donc de l'addition : 4 m. 30 (pilier N.-E.) + 0 m. 80 (perte approximative au sciage) + 4 m. 16 (pilier S.-O.) + 0 m. 20 (moulure minimum du pied) = 9 m. 45, chiffre qui comporte une part d'arbitraire dans le calcul de la perte au sciage, mais qui est voisin, en tout cas, de celui que nous avons obtenu pour la colonne précédente²².

Les deux colonnes devaient donc mesurer 32 pieds romains²³. Égales en hauteur et de même diamètre à la base, elles présentaient, avec des irrégularités de profil, le même aspect tronconique continu, assez inattendu dans un ouvrage de tradition classique : sans doute avaient-elles été taillées dans la carrière égyptienne, selon une technique et des normes locales²⁴.

(21) Sur cette hauteur, le diamètre du fût passe de 1 m. 107 (à 0 m. 20 du bas) à 0 m. 967 (à 0 m. 35 du sommet), soit un amincissement de 0 m. 14, réduit à 0 m. 12 si l'on envisage les extrémités réelles du fût.

(22) Le diamètre passait de 0 m. 971, sous l'astragale, à 1 m. 110, au-dessus de la moulure du pied, soit un amincissement de 0 m. 139.

(23) Nombre, remarquons-le, idéalement pair, obtenu par doublement de tous les nombres à partir de l'unité.

(24) N.-E. a révélé à son sommet un astragale haut de 0 m. 07, en saillie de 0 m. 065 sur le fût, soutenu par un

Les deux fûts possédaient naturellement base et chapiteau. Les images monétaires leur attribuent une forme très simple, répondant à la nécessité de ne pas charger la décoration des colonnes et de réserver l'intérêt aux Victoires qu'elles portaient. Écartant donc les ordres ionique et corinthien, nous nous en tiendrons à ce dorique simplifié qui sera adopté pour les colonnes décoratives impériales, Trajane et Antonine. La base de ce type, tore sur plinthe carrée, est égale en hauteur au rayon inférieur du fût, pris comme unité modulaire, soit 0 m. 55 ; légèrement moins haut, le chapiteau associait une échine et un tailloir carré. Avec une approximation de peu d'amplitude, nous estimerons donc la hauteur totale des colonnes à 10 m. 50.

Si, enfin, sur ces colonnes on place les Victoires, dont nous avons supposé qu'elles étaient deux fois plus grandes que nature, c'est-à-dire, en comptant les ailes qui dépassaient sensiblement la tête, hautes de 3 m. 50 environ, nous obtenons au total, pour la colonne et la Victoire, quatorze mètres de hauteur²⁵.

A. AUDIN et P. QUONIAM.

listel de 0 m. 025, en retrait de 0 m. 04 sur le vif de l'astragale et porté par un cavet de 0 m. 015 de haut et de 0 m. 02 de creux : au total, 0 m. 11 de hauteur. --- N.-O. a livré, à la base, une plate-bande de 0 m. 10 de haut, en saillie de 0 m. 074 sur le fût, s'amorçant par un cavet renversé de 0 m. 10 de haut : au total, 0 m. 20 de hauteur.

(25) Parmi les restes antiques découverts dans les galeries des Fantasques, près de la couronne, figure également un objet de bronze dont nous avons donné plus haut la photographie (fig. 3) : l'angle d'un socle bas, haut de 0 m. 06, fixé sur une plaque débordante à laquelle adhère un tenon informe, long encore de 0 m. 07 à 0 m. 08 et qui servait à sceller un monument de bronze sur une pièce d'une nature différente. Signalons, toujours à titre d'hypothèse, que cet objet pourrait provenir du socle sur lequel se dressait une des Victoires et que le tenon fixait au chapiteau d'une des colonnes de l'autel fédéral.